LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

*La **PNM** aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La **PNM** se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.*

ISSN: 0757-2395
PNM n° 360 - Novembre 2018 - 37e année
MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.
Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide
Le N° 6,00 €

Il y a quatre-vingts ans, en novembre 1938

Une nuit de pogroms en Allemagne

par **François Mathieu**

Baden Baden, synagogue en flammes, 10 Novembre 1938

Le 10 novembre 1938, le ministre nazi de la Propagande, Joseph Goebbels, note avec fatuité dans son journal intime : « *Je parle brièvement devant les chefs du Parti. Tempête d'applaudissements.* » Sa diatribe du jour contre les Juifs d'Allemagne a pour conséquence immédiate que « *tous foncent aussitôt sur les téléphones. Maintenant le peuple va agir. Quelques coincés se dégonflent. Mais je ne cesse de faire monter la pression.* »

Du soir du 9 jusqu'au matin du 10 novembre 1938, puis plus sporadiquement les jours suivants, des hordes de membres du *Parti national-socialiste des travailleurs allemands* (le NSDAP), de la Section d'assaut paramilitaire (les SA), de la Jeunesse hitlérienne et de simples citoyens mettent le feu aux synagogues, détruisent, incendient magasins et boutiques appartenant à des familles juives, en molestent, tuent ou arrêtent les propriétaires ou les gérants. ■■■ *(à suivre en page 4)*

Joseph Epstein, juif, internationaliste et révolutionnaire

par **Bernard Frederick**

Le 16 novembre 1943, Joseph Epstein* – le colonel Gilles, dirigeant des FTPF de l'Île-de-France – a rendez-vous avec Missak Manouchian, chef des FTP-MOI, à Évry-Petit-Bourg. Ils sont filés par la Brigade spéciale BS2 depuis des semaines. Les policiers savent qui est Manouchian ; ils ignorent qui est Epstein. Ils arrêtent les deux hommes non sans mal. Atrocement torturé pendant plusieurs semaines, Joseph ne révélera jamais son identité mais fera connaître ses responsabilités, sans jamais non plus livrer aucun nom. Condamné à mort par le tribunal allemand de Paris le 23 mars 1944, il sera fusillé le 11 avril 1944 sous le nom de Joseph Andrej, son nom de guerre en Espagne. ■■■ *(à suivre en page 5)*

Joseph Epstein

* On lira avec intérêt l'ouvrage de **Pascal Convert,** *Joseph Epstein, bon pour la légende*, Séguier, Paris, 2007, 332 p., 24,99 €, qui outre une riche biographie de Joseph Epstein, montre l'importance de l'engagement des juifs communistes avant et pendant la guerre.

Editorial

S'Brent* ! ס'ברענט

par **Bernard Frederick**

En ce dimanche 28 octobre, l'attention se fixe sur les Amériques. Non sans angoisse.

Au Nord, aux États-Unis, c'est dans le climat xénophobe et irrationnel entretenu par Donald Trump que s'est produite, le samedi 27, la fusillade dans la synagogue de Pittsburg qui a fait onze morts.

Au Sud, on s'attend à l'élection de Jair Bolsonaro, dont le slogan, « *Le Brésil au-dessus de tout, Dieu au-dessus de tous* » rappelle le « *Deutschland über alles* » de Hitler.

La fusillade de Pittsburg, intervient alors que la campagne et l'élection de Trump, en 2016, ont provoqué un regain d'activité parmi les suprématistes blancs.

Selon les chiffres publiés par l'*Anti-Defamation League* (ADL), les actes antisémites ont augmenté de 60 % entre 2016 et 2017. « *Ces incidents sont survenus à un moment où nous constatons un climat d'incivilités croissant, un enhardissement des groupes haineux et des divisions de plus en plus importantes au sein de la société américaine* », explique Jonathan Greenblatt, le directeur national d'ADL.

Les suprématistes blancs savent pouvoir compter sur Trump. La Constitution des États-Unis garantit une totale liberté, même de tenir des propos racistes et antisémites, comme elle garantit la liberté de s'armer…

Au Brésil, le candidat de l'extrême droite à la présidence, Jair Bolsonaro, est lui aussi pour le droit de porter des armes : « *Les armes sont des instruments qui peuvent être utilisés pour tuer ou pour sauver des vies. Ça dépend de qui s'en sert* », affirme-t-il et d'ailleurs, il estime que « *l'erreur de la dictature fut de torturer et non de tuer* ».

Pour l'historienne Maud Chirio, qui s'exprimait sur France Info, « *son projet, c'est un projet fasciste, il n'y a pas d'autre mot* ».

Et en bon fasciste, Bolsonaro promet « *d'accélérer le grand nettoyage du pays des marginaux rouges, des hors-la-loi gauchistes* », « *une purge comme jamais le Brésil n'en a connue* ».

Ce qui se passe aux Amériques n'est pas sans échos en Europe.

S'Brent ! ס'ברענט ■ 28/10/2018

* ***S'brent*** – **Au feu !** Cri du poème yiddish *Undzer shtetl brent* (Notre village brûle) – écrit en 1938 par Mordechaï Gebirtig à la suite du pogrom de Przytyk en Pologne survenu le 9 mars 1936.

CARNET

Robert Endewelt

Robert Endewelt est mort dans la nuit du 16 au 17 octobre 2018. Un hommage lui a été rendu le 25 octobre au Père Lachaise*. Il était l'un des derniers rescapés des Résistants de la section juive de la MOI.

Il naît à Paris en 1923 de Gitla Dynerman, couturière, et Szmul Endewelt, tailleur, tous deux juifs polonais qui viennent tout juste d'arriver de Varsovie. Son père meurt en 1940 ; Robert devient chef de famille à l'âge de 17 ans et travaille dans l'habillement. L'occupation allemande et le *Statut des Juifs* promulgué par Vichy vont conduire aux tragédies que l'on sait.

Robert s'engage dans l'organisation de résistance des jeunes juifs communistes de la MOI. Il rappellera souvent que c'était Pétain qui les avait communautarisés avec le *Statut des Juifs*. Ces jeunes patriotes allaient devoir mener le combat sur deux fronts car l'engagement particulier dans la section juive de la MOI, afin de regrouper les jeunes de l'immigration, s'imposait dès l'été 1940 du fait des circonstances.

Robert est, avec Henri Krasucki et Madeleine Wilenszenski (Mado), l'un des trois responsables de ce secteur pour toute la région parisienne. Dès la formation des FTP-MOI, ils sont chargés d'organiser le passage de 10% des jeunes dans les groupes armés. Plusieurs d'entre eux périront au combat ou, comme ceux de l'Affiche rouge, sous les balles des pelotons d'exécution nazis. Après l'arrestation d'une cinquantaine de jeunes juifs communistes en mars 1943 – dont Henri Krasucki, Roger Trugnan, Paulette Sarcey, Sam Radzynski –, Robert qui a échappé au coup de filet des Brigades Spéciales est chargé de réorganiser la direction du mouvement et de regrouper tous les jeunes dispersés dans Paris. Malgré la traque permanente de la police, il mène à bien sa mission et au moment de l'insurrection de Paris, en août 1944, ce sont 200 jeunes environ qui avec Robert prendront part aux combats de la Libération. Quant à lui, il terminera la guerre en Allemagne :

« *Il restait à obtenir la capitulation de l'Allemagne nazie. J'ai vécu cet événement tant attendu, engagé volontaire dans l'Armée française* [1]*, j'ai eu le privilège d'en connaître l'avènement au cœur même de ce pays d'où était venu le mal* » dira-t-il lors de la remise de médaille de la Légion d'honneur. Après la guerre, il exerce de nombreuses responsabilités au sein du PCF, à l'*Humanité*, au Mouvement de la Paix…

Depuis les années 70, il se consacre activement au travail de Mémoire de la Résistance, membre du conseil d'administration de MRJ-MOI, grand témoin, entre autres, du film « *Nous étions des combattants* ». Il exerce des responsabilités dans de très nombreuses associations mémorielles et multiplie les témoignages dans les écoles, collèges et lycées…

« *On ne dira jamais assez* » écrira-t-il « *combien ce combat mené par la section juive de la MOI a été un facteur considérable dans le sauvetage d'une population exposée à l'extermination mais aussi, et en même temps, combien il permit à nombre de combattants issus de cette immigration de se battre et de participer à la Résistance nationale. Solidarité et résistance se sont confondues dans un même combat.* »

Paris, place de la République, 25/08/1944

Rappelons-nous ses propos lors de la fête organisée pour sa Légion d'honneur au 14 rue de Paradis : « *Aujourd'hui, trois organisations* [2] *gèrent ce lieu historique et s'efforcent d'en transmettre l'héritage (…) C'est la raison de mon attachement à ce « 14 » devenu officiellement* "l'Espace mémoire du 14". *Cet espace est aujourd'hui très réduit mais le symbole y demeure* ».

Aujourd'hui, c'est tout le « 14 » qui adresse ses condoléances les plus émues et ses affectueuses pensées à la famille de Robert Endewelt, particulièrement à Simone-Monette, sa compagne, à Simone sa fille, notre collaboratrice, ainsi qu'à tous ses proches. ■ ***PNM***

[1] Robert intégrera le bataillon FFI 51/22 (commandant Boris Holban), « *créé par des résistants de la MOI qui, toutes nationalités confondues, s'engagèrent dans l'armée régulière française comme volontaires pour la durée de la guerre* ».

[2] UJRE *Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide*, AACCE *Association des Amis de la Commission Centrale de l'Enfance*, MRJ-MOI *Mémoire des Résistants Juifs de la Main-d'œuvre Immigrée.*

* *Hommage rendu par Claudie Bassi-Lederman, pdte de MRJ-MOI, pdte-déléguée de l'UJRE, Guy Krivopissko, ancien conservateur du Musée de la Résistance Nationale, Jacques Varin, Secrétaire général de l'ANACR, Jean-Claude Tallarini, pdt du Comité d'Entente des Anciens Combattants et Victimes de Guerre du 19ème arrdt. de Paris, François Dagnaud, maire du 19e arrdt. de Paris, Pierre Laurent, Secrétaire national du PCF, Simone Endewelt, sa fille, Alain Endewelt, son neveu.*

Joseph Hamburger *alias* Jean-Marie

Nous apprenons le décès de **Joseph Hamburger**. Né en 1925 en Pologne, Joseph arrive, alors âgé de sept ans, de Varsovie à Paris avec sa mère, ouvrière dans le tricot. Ses parents sont séparés, il ne reverra pas son père. Élevé dans la *yiddishè gas* (la rue juive) de Belleville, il fréquentera avant-guerre les colonies et *tsugab-shuln* (patronages). En y arrivant, il ne parle que le yiddish et le polonais, et s'il y acquiert un surnom, *Michope*, il demeure le petit *Yossèlè* pour sa mère. Puis très jeune il s'engage dans la Résistance juive où il devient *Jean-Marie*, membre de la glorieuse 35e brigade **FTP-MOI** de Toulouse (compagnie Marcel Langer) où il participe aux combats pour la libération de Toulouse. Après la guerre, il fonde une famille et prospère dans la maille en tant que « tricoteur ». Il n'aura de cesse de faire profiter ses amis de sa prospérité, hébergeant des républicains espagnols recherchés par Franco et la police française, soutenant par de généreux dons les activités d'associations multiples. Fidèle adhérent de l'**UJRE** et lecteur de la ***PNM***, il parraine **MRJ-MOI** dès sa création. Nous adressons nos plus sincères condoléances à ses enfants, Jean et Pascale, à sa famille, à ses proches et amis, avec une pensée particulière pour Paulette Sarcey, son amie d'enfance, depuis les *tsugab-shuln*... ■ ***PNM***

Fin des discours de haine sur Internet ?

En mars dernier, suite aux attaques postées sur le site *democratieparticipative.biz* contre la présidente du réseau des Musées de la Résistance Nationale, **Lucienne Nayet**, et la députée LREM, **Laetitia Avia**, l'**UJRE** appelait les pouvoirs publics à fermer tous les sites racistes et antisémites et à poursuivre leurs auteurs. Appel réitéré en août lorsque le même site s'en est pris à l'avocat **Denis Dreyus**.

L'appel de l'**UJRE** du 19 mars 2018 aurait-il été entendu ? Le Premier ministre demande à Laetitia Avia, à Gil Taïeb, vice-président du *Crif* et à Karim Amellal, un rapport intitulé *Renforcer la lutte contre le racisme et l'antisémitisme sur Internet.* Remis le 20 septembre, ce rapport préconise de renforcer le dispositif réglementaire, d'imposer aux plateformes le retrait dans les 24 h. des contenus de haine, de sanctionner plus lourdement les personnes morales, de simplifier et centraliser la procédure de signalement, de créer un statut d'hébergeur particulier, celui d' « *accélérateur de contenus pour les réseaux sociaux et les moteurs de recherche les plus utilisés, assorti d'obligations renforcées* ».

Laetitia Avia

Lucienne Nayet

Bravo ! Mais attendons que des décisions gouvernementales viennent donner effet à ce rapport. Car finalement, je doute que l'appel de l'**UJRE** ait été entendu : sinon, comment expliquer qu'en recherchant *Lucienne Nayet* sur Internet, ce jour même, je retrouve encore, trônant toujours en tête de liste du moteur de recherche Google, l'ignoble article du site *democratieparticipative.biz* posté le 15 février ?

Nous attendons des actes ! ■ **Tauba Alman** 28/10/2018

L'UJRE soutient :

Les annonces de l'

- **Forum Générations de la Shoah** au Mémorial de la Shoah, **du 2 au 4 février 2019** (*formulaire d'inscription individuel joint à ce numéro*)
- Le colloque sur « ***Le Conseil National de la Résistance, les Comités de la Libération*** » à l'Hôtel de Ville de Paris le 13 décembre 2018
- L'**hommage aux fusillés du 15/12/1941** le 15/12/2018 - à 10h. / *Familles de fusillés et massacrés* - à 15h. / UJRE & MRJ-MOI

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Éditions :
1934-1993 : quotidienne en yiddish, ***Naïe Presse*** (clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982: hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet, Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka, Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction – Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS
Tel : 01 47 70 62 1 6
Fax : 01 45 23 00 96
Courriel : lujre@orange.fr

Site : http://ujre.monsite-orange.fr
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement
France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal "*pas comme les autres*" magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci–joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom .....

Adresse .....

Téléphone .....

Courriel .....

La Presse Nouvelle Magazine – ISSN : 0757-2352

Économie

Projets de Budgets 2019 : Réaction sur toute la ligne !

par **Jacques Lewkowicz**

Malgré la période de remaniement ministériel, la machine politico-administrative a continué à fonctionner et les projets de budget applicables au 1er janvier 2019, préparés au printemps et à l'été, sont actuellement en discussion au Parlement. Le Pouvoir disposant d'une large majorité aux ordres, la loi de finances et celle relative aux régimes sociaux, finalement adoptées, ont toutes les chances d'être très proches des projets présentés.

Mais examinons au préalable **le contexte**, caractérisé par le coup de frein apporté à la croissance. En effet, 2017 avait vu une légère augmentation de la croissance des richesses produites en France. Elle était due à un desserrement relatif des contraintes budgétaires dans le cadre du projet avorté, caressé par l'ancien président, de se représenter. Il a suffi que l'orientation inverse ait été adoptée pour 2018 pour qu'immédiatement le rythme de croissance fléchisse sérieusement, passant de 2,3 % à 1,6 % (prévision) avec les conséquences négatives en termes d'emploi que cela suppose. Ce ne sont, certes pas, les budgets prévus qui renverseront cette tendance.

Du côté des dépenses, les points notables sont les suivants. Les contrats aidés par l'État diminueront de 180 000 par rapport à 2017 tandis que la mission *Travail et Emploi* se verra amputée de 2 milliards et que 4 500 postes de fonctionnaires seront supprimés. L'APL, les allocations familiales et les retraites subiront une perte de pouvoir d'achat de 1,3 %.

Côté recettes, on note **pour les ménages** un allègement d'impôts de six milliards d'euros dû à la baisse de la taxe d'habitation et à la détaxation des heures supplémentaires. Cette dernière, toutefois, ne peut que gêner les créations d'emploi. En sens inverse, on constate des hausses de taxes sur les carburants et le tabac de 2,3 milliards d'euros.

Tous comptes faits, ce qu'il reste d'augmentation du pouvoir d'achat va-t-il se traduire en augmentation de la consommation et du même coup en créations d'emploi ? Rien n'est moins sûr, car il faudrait, pour cela, que les Français soient optimistes quant à l'avenir. Or, un récent sondage montre que huit Français sur dix s'attendent, malgré les mesures prises, à une baisse du pouvoir d'achat, considérant sans doute que l'augmentation ne sera que provisoire*.

3/10/2018 Manifestation de retraités

Les entreprises bénéficieront, quant à elles, d'une nouvelle baisse de l'impôt sur les sociétés et de la transformation du *Crédit d'impôt pour la compétitivité et l'emploi* (CICE) en baisses de charges pérennes, soit une réduction d'impôt totale de 18,8 milliards d'euros. Initiées au cours du quinquennat Hollande, ces mesures en faveur du patronat n'ont donné que des résultats négligeables : 150 000 emplois créés alors qu'il existe 6 300 000 chômeurs !

En prenant en compte l'ensemble des mesures fiscales des budgets 2018 et 2019 du gouvernement, l'IPP (*Institut des politiques publiques*, organisme indépendant) démontre que **ce sont les 1% les plus riches qui voient leur revenu le plus augmenter** du fait de la réforme de l'impôt sur la fortune et de la création du prélèvement forfaitaire unique sur les revenus financiers de 30 %, à la place de l'impôt sur le revenu de droit commun dont ces revenus sont, désormais, dispensés.

Les classes moyennes, correspondant aux personnes situées au-dessus des 30% les plus pauvres et en-dessous des 20% les plus riches, bénéficient également des nouvelles dispositions en conséquence de la baisse programmée de la taxe d'habitation, de 30% cette année, puis de 65% la suivante.

Les retraités qui subissent l'augmentation de la CSG sont les grands perdants. Ceux qui travaillent bénéficient de la suppression progressive des cotisations salariales maladie et chômage pour compenser la hausse de la CSG. Si l'on exclut les retraités, les 20 % les plus riches des salariés sont donc encore gagnants, même si ce gain est très inférieur à celui des 1 % les plus riches. Mais pour les retraités, à la hausse de la CSG, en 2019, s'ajoutera la perte de pouvoir d'achat signalée plus haut. Perte qui s'appliquera à tous les bénéficiaires de prestations sociales à l'exception du RSA et de l'allocation d'adulte handicapé.

Dans ces conditions, le caractère profondément réactionnaire de ces budgets est avéré. ■ 14/10/2018

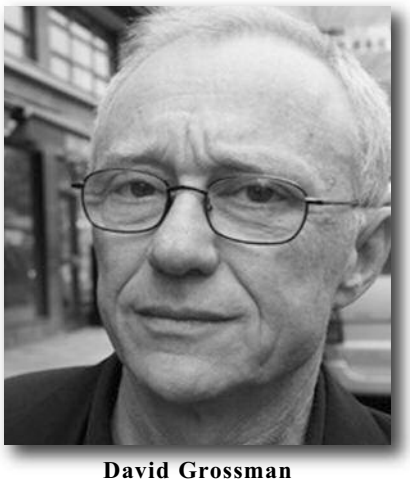
* Sondage ODOXA du 27 septembre dernier.

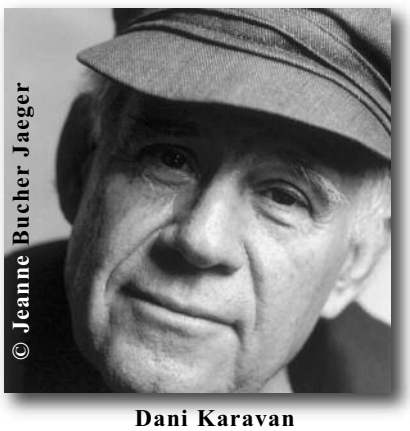
Revue de presse

Une ministre de Netanyahou veut faire taire le monde de la Culture

Une véritable guerre culturelle fait rage en Israël. D'un côté, **Miri Regev**, la tonitruante ministre de la Culture, de l'autre ceux qu'elle présente pratiquement comme des ennemis de l'intérieur, autrement dit la plupart des créateurs vent debout contre elle. Le conflit porte sur un projet de loi dont l'intitulé, « *La loyauté en matière culturelle* », est à lui seul tout un programme et que Miri Regev résume ainsi : « *Oui à la liberté, non aux provocations !* ». Le texte va lui permettre de couper les vivres aux cinéastes, hommes de théâtre et organisateurs de festivals qui oseraient nier « *l'existence de l'État d'Israël comme État juif et démocratique, qui inciteraient au racisme, au terrorisme, qui porteraient atteinte à l'honneur du drapeau national ou qui présenteraient le jour de l'Indépendance comme un jour de deuil* ». Bref, tout ce qui pourrait de près ou de loin ressembler à de coupables faiblesses envers les Palestiniens ou les Arabes israéliens.

Pour Miri Regev, égérie du Likoud de Benjamin Netanyahou, il s'agit de défendre le pays sur le front culturel. Engagée à fond dans cette bataille, cette militante exaltée de la droite dure a fait sensation l'an dernier en montant les marches du festival de Cannes revêtue d'une longue robe ornée d'une vue de Jérusalem avec, bien en évidence, le dôme doré du Rocher dans la vieille ville, histoire de montrer que la partie arabe de la ville conquise, puis annexée, appartient pour « l'éternité » à Israël.


David Grossman



Dani Karavan

Elle s'était distinguée en se déchaînant contre Samuel Maoz, le réalisateur du film *Foxtrot*, lauréat en 2017 du Grand Prix du Jury à la Mostra de Venise, en l'accusant d'encourager une accusation de « meurtre rituel » à l'encontre de soldats israéliens. En guise de représailles, la ministre n'avait pas été invitée à la cérémonie de remise des Ophirs (les Césars israéliens).

De nouveau voués aux gémonies, des dizaines de créateurs et des intellectuels, dont l'écrivain David Grossman ou le sculpteur Dany Karavan, se sont mobilisés en signant une pétition contre ce projet de loi que le Parlement doit examiner dans les semaines à venir.

La menace est d'autant plus tangible qu'une bonne partie des troupes de théâtre et des metteurs en scène de cinéma sont dépendants des aides publiques. « *Cette loi pourrait réduire au silence notre théâtre* », s'indigne Uri Reshtik directeur de la Guilde des acteurs.

Ron Huldaï, maire de Tel-Aviv, le bastion du libéralisme dans le pays, a promis de se porter au secours de tous ceux qui seraient victimes de cette loi. D'autres créateurs ont agité le spectre d'une « *police des esprits* ». ■ **BF**

Source : l'article de Julien Lacorie, Jérusalem, 24/10/201, in *Marianne* www.marianne.net/monde/une-ministre-de-netanyahu-veut-faire-taire-le-monde-de-la-culture

ANNIVERSAIRE ***Il y a quatre-vingts ans, en novembre 1938***

Une nuit de pogroms en Allemagne

(Suite de la Une)

par **François Mathieu**

...En Allemagne. En Autriche. En Tchécoslovaquie. En Allemagne, quelques 7 000 magasins sont ainsi détruits. Selon des données officielles, 91 personnes sont assassinées. La Waffen-SS (escadron de protection SS) et la Gestapo déportent, sans qu'on en connaisse le nombre exact, plus de 26 000 hommes juifs de tous âges dans les camps de concentration de Buchenwald, Dachau et Sachsenhausen. Plus d'un millier d'entre eux mourront au cours des premières semaines.

Défilé forcé de Juifs arrêtés au cours de la "Nuit de Cristal" encadrés par les SS dans les rues de Baden-Baden

Les nazis ont trouvé le motif opportun de cet assassinat collectif dans l'attentat commis le 7 novembre à Paris sur la personne du diplomate Ernst vom Rath, par un jeune juif polonais, Herschel Grynszpan. Pour les nazis, la mort deux jours plus tard du secrétaire de légation de l'ambassade d'Allemagne à Paris tombait à un moment propice : chaque année les instances dirigeantes du NSDAP se réunissaient à l'occasion du putsch raté dit « de la brasserie » survenu à Munich le 9 novembre 1923. Dans le discours – évoqué plus haut – prononcé à cette occasion, Joseph Goebbels renvoie à des pogroms qui viennent d'avoir lieu en Hesse et en Magdebourg-Anhalt. Les dirigeants bavarois sont parmi les premiers à se précipiter sur les téléphones pour donner des ordres à leur état-major et leurs troupes. Et très vite, la « *colère populaire spontanée* » – mot d'Hitler ! – partout se déchaîne.

Jeunes Allemands à l'œuvre dans la nuit

Le même jour, les services du chef de la police et de la sécurité de l'État, Reinhard Heydrich, télégraphient aux instances subordonnées : ne prendre que des mesures ne mettant pas en danger des vies et des propriétés allemandes ; détruire les boutiques, magasins et appartements des Juifs, sans les piller ; veiller particulièrement à ce que les boutiques et magasins non juifs ne soient pas touchés. La police avait donc l'ordre d'empêcher les pillages – évidemment pour pouvoir ensuite organiser la spoliation des biens des Juifs au profit de l'État nazi. Un vœu pieux et hypocrite : après avoir brisé les vitrines, les portes, la populace se livre à l'envi à toutes sortes de pillages.

Cette nuit tragique est restée dans l'histoire d'abord sous le nom de « ***Nuit de cristal*** », une dénomination euphémistique censée se rapporter au bris de verre des vitrines et fenêtres des magasins, bureaux, appartements, synagogues, écoles, orphelinats et maisons de retraite juifs. Dans le *Dictionnaire allemand* de Hermann Paul, le mot de *Kristallnacht* renvoie à l'image de la destruction d'un lustre en cristal placé au centre d'un grand magasin. On ne sait pas grand-chose sur l'origine de ce nom composé, sauf qu'il aurait été employé dans une intention litotique par les nazis, qu'il appartiendrait au « jargon des meurtriers », pour reprendre les mots de Willy Brandt prononcés lors du quarante-quatrième anniversaire de l'événement, bref un vocable de la *Lingua Tertii Imperii* décrite par Klemperer [1] dans son essai sur la manipulation de la langue allemande par la propagande nazie ; le *Dictionnaire universel Duden* évoque un lexème du « *jargon national-socialiste* ». En fait, il n'existe avant 1945 qu'une seule trace de l'emploi oral de ce mot : l'enregistrement d'un discours d'un permanent du NSDAP, Wilhelm Börger, disant que « *l'affaire entre dans l'histoire en tant que Nuit de cristal du Reich* ». En 1948, une association de victimes des lois de Nuremberg dénonce un « *mot inapproprié qui s'est introduit dans l'usage linguistique commun de telle façon qu'on ne peut plus l'en débarrasser.* ». De fait, il faudra attendre la fin des années 1980 pour remettre fondamentalement en question l'emploi de cette expression.

Vienne : Magasin de chaussures de Léo Schlesinger saccagé lors de la "Nuit de Cristal"

En 1988, l'historien israélien né à Berlin Avraham Barkai (Abraham Becker) écrit : « *La Nuit de cristal ! Ça lance des étincelles, des éclairs, ça pétille comme dans une fête ! Il serait grand temps qu'à tout le moins cette dénomination chargée de malveillance réductrice disparaisse des écrits historiques.* » **En 2002**, dans un article paru dans l'hebdomadaire de gauche *Freitag*, le politologue allemand Harald Schmid dit avoir découvert qu'un contemporain avait écrit dans son journal, en juillet 1939 seulement : les « *jours noirs de novembre 1938, la semaine des éclats de verre du Reich* ». Et retrouvé dans diverses sources nazies plusieurs expressions édulcorantes prononcées à des fins de propagande : « *action de novembre* », « *action de représailles* », « *action spéciale* » et « *manifestations de protestation* ». Dans des textes publiés après 1945, il a trouvé : « *journée des éclats de verre allemands* », « *semaine de cristal* », « *nuit des Juifs* », « *nuit du pogrom* », « *pogrom de novembre* », « *assaut des synagogues* », « *incendie des synagogues* », etc.

L'expression qui s'est aujourd'hui imposée est celle de Meier Schwarz dans son essai, *Le Mensonge de la Nuit de cristal* : « *Horst Stuckmann qualifie l'expression "Nuit de cristal" de désignation réductrice qui doit suggérer qu'autrefois il n'y a eu que quelques vitres brisées. L'expression dissimule les atrocités commises sur des concitoyens juifs et devrait pour cette raison être remplacée par les mots "*nuit du pogrom*" ou "*pogrom de novembre*".* »

Intérieur de la synagogue de Berlin incendiée le 10 novembre 1938

En Allemagne, « *Nuit des pogroms du Reich* » s'est imposé, tant chez les historiens que dans la presse. La « *Nuit des pogroms* » marque une étape dans l'escalade de la folie génocidaire des nazis qui accusent les Juifs d'être responsables des exactions commises contre eux. Lors, les mesures anti-juives se succèdent. Sous prétexte d'« aryanisation » des biens, le renoncement à leurs propriétés leur est imposé. Des déportés sont libérés après avoir signé une déclaration par laquelle ils s'engagent à quitter le sol allemand. Les organisations et associations juives sont dissoutes, la presse interdite. Désormais, les Juifs n'ont plus le droit de tenir un commerce, d'exercer une activité professionnelle [2]. La pratique du regroupement forcé de familles juives dans des immeubles ayant appartenu à des juifs – « *Judenhaus* » ou « *Ghettohaus* » – se multiplie. Leurs bases existentielles sont ainsi détruites. Émigrera qui le pourra.

Sonderausgabe gegen Hitlers Judenpogrome

Die Rote Fahne

Gegen die Schmach der Judenpogrome!

Erklärung des Zentralkomitees der KPD

Le journal clandestin du Parti communiste allemand (DKP) : "*Contre la honte du pogrom anti-Juifs*"

Un peu plus de trois ans plus tard, le **20 janvier 1942**, Göring, Himmler, Heydrich et Eichmann, réunis dans une luxueuse villa des bords du lac berlinois de Wannsee, décident de l'organisation de ladite « *Solution finale de la question juive* ». ■

[1] **Victor Klemperer**, *LTI, la langue du IIIe Reich*, Paris, Albin Michel, Pocket, 2003 (réed.), 375 p., 10 €.

[2] Nous évoquerons dans un prochain article le cas exemplaire des médecins juifs.

Aragon dans *Ce Soir*

"Je ne crois pas qu'on pourra dans l'avenir, pensant au 10 novembre, s'en souvenir pour autre chose que pour les pogroms d'Allemagne. Kemal Atatürk est mort ce jour-là, et ce jour les délégués de M. Daladier sont venus attenter à la vie du *Front populaire* au *Comité national de Rassemblement populaire*. Mais ce jour-là, en Allemagne, couvertes par M. Goebbels, des bandes organisées, munies d'un matériel de pogrom standardisé, ont dévasté les magasins, brûlé des synagogues et divers immeubles dont une école, pillé des devantures et des appartements (…).

Nous autres, Français, qui fêtons aujourd'hui cet armistice par lequel (à en croire l'inscription de la dalle de Rethondes) « *succomba l'orgueil de l'empire allemand* », nous pouvons nous attendre à ce que MM. Daladier-Bonnet, pour qui l'ennemi est le communisme « *judéo-maçonnique* » comme on dit outre-Rhin, nous interdisent prochainement l'expression claire de notre indignation par ce que Georges Duhamel a si bien appelé un « *Sedan intellectuel* ».

On aimerait pourtant, même si cela déplaît à ces messieurs, que les Français exprimassent avec netteté leur réprobation des monstrueuses scènes d'outre-Rhin, et qu'une voix officielle affirmât publiquement que **le mot antisémite n'est pas français.**" **12/11/1938**

RÉSISTANCE

Joseph Epstein, juif, internationaliste et révolutionnaire

par **Bernard Frederick**

(Suite de la page 1)

…Joseph avait en effet de vrais papiers français établis par le consulat de France en Suisse qu'il avait gagnée après son évasion d'un camp de prisonniers de guerre en Allemagne. Des papiers au non de Joseph Estain, né au Bouscat (Gironde) le 16 octobre 1910.

Epstein à Paris en 1937

Blond aux yeux clairs, pour les flics de Vichy, il était de « race aryenne ». On dissocia son cas de celui de Manouchian. « Aryen », il n'avait rien à faire non plus sur l'Affiche rouge. Le silence de Joseph Epstein fut sa dernière victoire. Et celle de la Résistance des FTP. S'il avait parlé, c'est toute la direction, militaire et politique qui aurait pu être compromise ; il connaissait tout le monde : Charles Tillon, Albert Ouzoulias, André Tollet…

Joseph Epstein était né en 1911 à Zamość dans la voïvodie de Lublin à l'est de la Pologne actuelle. Sa famille juive aisée était apparentée au grand écrivain yiddish I. L. Peretz et sa ville de naissance était celle aussi de Rosa Luxembourg. Joseph fit des études de droit et adhéra au Parti communiste polonais. Il dut émigrer en 1931 et s'installa à Tours. C'est là qu'il rencontra Paula (Perla) Grynfeld, une étudiante en pharmacie, militante des Jeunesses communistes en Pologne, immigrée en France. Ils se marièrent et eurent en 1941 un fils prénommé Georges que Joseph, pour le protéger, déclara sous le nom du premier mari de Paula – Jean-Lucien Duffau, un communiste qui avait été fusillé le 5 octobre 1942.

Dès l'été 1936, Joseph Epstein se rendit en Espagne pour combattre comme volontaire. Grièvement blessé sur le front d'Irun, il fut rapatrié en France où le PCF le chargea de s'occuper du ravitaillement en armes des Républicains, notamment via la compagnie maritime *France Navigation* créée à cet effet. En janvier 1938, il retourna en Espagne et déclinant un poste politique, il commanda une batterie d'artillerie dans le bataillon Dimitrov (brigade Anna Pauker) et participa à la bataille de l'Èbre. Interné au camp de Gurs à son retour en France puis assigné à résidence à Bordeaux, il s'engagea en 1939 dans la Légion étrangère, fut fait prisonnier par les Allemands puis s'évada du stalag IV B près de Leipzig. Arrivé à Paris fin décembre 1940, Joseph Epstein retrouva sa femme et reprit contact avec le PCF et l'Internationale communiste. Il fut le principal responsable des groupes de sabotage créés par la CGT. Le Parti communiste lui confia d'importantes responsabilités dans la Résistance et en fit, en 1943, le successeur de Lucien Carré à la tête de l'ensemble des Francs-tireurs et partisans (FTP) de la région parisienne. Albert Ouzoulias, commissaire militaire national, a pu écrire : « *L'homme qui, de loin, est le plus grand de nos officiers de toute la France, le plus grand tacticien de la guerre populaire, est inconnu du grand public. De tous les chefs militaires, il fut le plus audacieux, le plus capable, celui qui donna à la Résistance française son originalité par rapport aux autres pays d'Europe. Joseph Epstein, le colonel Gilles, commissaire militaire aux opérations de la région parisienne, a dégagé, en effet, les formes nouvelles du combat dans les villes* »**. ■

** **Albert Ouzoulias**, *Les fils de la nuit*, Grasset, Paris, 1994 (rééd), 366 p., 24,90 €

Plaque apposée le 25/10/2018 au 2 rue Labrouste à Paris 15°

À LIRE

Cinq écrivains à la rencontre de Charles Palant

par **Béatrice Courraud**

Le pari de l'association ***Lire et faire lire*** est tenu : aller vers « *un peuple de lecteurs* » en « *envoyant des retraités faire la lecture à des petits enfants* » ! Pour le plus grand bonheur des tout-petits, plus de 17 000 bénévoles de « plus de 50 ans » hantent désormais écoles, centres de loisirs, crèches ou bibliothèques dans plus de 3 600 communes de France, soutenus par 175 écrivains… Mais son délégué national, **Laurent Piolatto**, s'interroge : la mission des écrivains n'est-elle pas, aussi, à l'heure où disparaissent les derniers témoins de la barbarie nazie, de **transmettre** ? Il propose alors à cinq écrivains de rencontrer Charles Palant, bien connu de nos lecteurs, auteur du livre *Je crois au matin** [1], afin de croiser leurs réflexions avec celles de notre ami. Ainsi naît l'ouvrage *Croire au matin, cinq écrivains à la rencontre de Charles Palant* [2]. ***PNM***

« Les hommes sont la seule espèce vivante qui, au cœur de la nuit, ne cesse de croire au matin. » **Charles Palant** [1]

C'est avec émotion que nous avons assisté le 9 septembre 2018 à une rencontre organisée au Mémorial de la Shoah autour d'un ouvrage collectif réunissant cinq auteurs – **Élisabeth Brami**, **Noëlle Châtelet, Alexandre Jardin, Mazarine Pingeot et Alice Zeniter,** ayant eu pour « mission » de dialoguer chacun avec Charles Palant autour du thème de la transmission. Les auteurs ont eu le loisir de nous parler des moments de partage vécus lors de ces entretiens avec Charles Palant, de l'intensité du dialogue et de l'écoute. Cette rencontre, dont l'initiative revient à **Laurent Piolatto**, était modérée par **Claude Bochurberg**, animateur de l'émission hebdomadaire « Mémoire et vigilance » sur Radio Shalom.

Quel destin, quel parcours que ceux de Charles Palant ! Né en 1922 et décédé à l'âge de 93 ans il fut, sa vie durant, un battant.

Il s'appelait *Shaïa*, mais on l'a toujours appelé Charles. Né de parents juifs polonais, il grandit à Paris dans le quartier populaire de Belleville. Il a dix ans à la mort de son père, un anarchiste qui a connu les geôles de l'Empire tsariste, et qui laisse une famille de quatre enfants. Il prend très tôt conscience des combats politiques à mener. **En 1935**, il obtient son certificat d'études primaires. Il doit quitter l'école pour travailler mais regrettera de ne pas avoir fait d'études. Son rêve était de devenir avocat et sa vie durant il utilisera ses dons d'orateur pour défendre les victimes des injustices sociales, du racisme et de l'antisémitisme. **En 1936**, âgé de 14 ans, il travaille comme apprenti maroquinier, prend sa carte de la Cgt et le voilà le plus jeune délégué syndical de Paris. Il adhère aussi à la *Ligue internationale contre l'antisémitisme* (Lica). Puis arrivent les heures sombres du nazisme et de l'Occupation. Il quitte Paris pour Lyon. **En août 1943**, il est arrêté par la Gestapo avec sa mère et sa sœur. Internés au fort Montluc, puis au camp de Drancy, ils sont déportés à Auschwitz. Lui seul en réchappera, après avoir connu la « marche de la mort » et la libération de Buchenwald, d'où il revient en 1945, pesant trente-huit kilos. Il y aura adhéré au Parti communiste français. **En 1949**, il participe à la création du MRAP (Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix) dont il sera Secrétaire général pendant vingt-et-un ans.

Élisabeth Brami, **Noëlle Châtelet, Alexandre Jardin, Mazarine Pingeot et Alice Zeniter** s'interrogent, chacun à leur manière, sur la capacité de résistance de Charles Palant, sa capacité de résilience, sa force morale, son courage, et aussi sur ce qui a dû être tu, enfoui au plus profond de lui, le chagrin, par exemple, pour lui permettre de rester debout. Charles préfère le terme de « rescapé » à celui de « survivant ».

C'est avec les communistes, témoigne-t-il, qu'il a appris à refuser l'injustice et qu'il a résisté dans les prisons et dans les camps.

« Le courage, c'est d'abord le refus de la mort »

Il fit partie, au camp de Monowitz, Auschwitz III, de ces esclaves exploités par les usines IG Farben. Ils y meurent rapidement d'épuisement et d'inanition et sont instantanément remplacés par de nouveaux déportés. Usine, fabrique de mort. Fabrique de profits : « *Nazisme à visée économique, instrument de pouvoir au service de l'oligarchie industrielle*… » dénoncera-t-il.

Il raconte qu'il a miraculeusement échappé à la mort grâce à une plaisanterie typique de l'humour juif. Une blague dite à un médecin SS lui évite d'être sélectionné pour la chambre à gaz. Dire une blague, au plus noir de la nuit, c'est en appeler au vivant chez l'autre, minuscule ouverture par où le résistant a pu s'engouffrer pour avoir la vie sauve.

Les textes des cinq auteurs sont souvent bouleversants dans leurs interrogations et leurs questionnements. Ils partent de leur expérience, leur parcours, leur cheminement, leur imaginaire, leur propre travail d'écriture, mêlant passé et présent, pour établir le contact, le lien avec Charles Palant. Une approche qui passe nécessairement par des non-dits, ou des difficultés à dire, mais aussi, mais surtout, par une parole qui se déploie, se déplace de l'un.e à l'autre, comme une fenêtre ouverte sur le monde. Les auteurs ont cherché, derrière le personnage public, derrière l'infatigable militant, l'enfant Shaïa, qui dut très tôt devenir un homme. Charles Palant avoue n'avoir pas eu d'adolescence, n'avoir jamais été insouciant. Ce manque lui a aussi permis d'être très tôt lucide, conscient de la nécessité de se battre pour défendre les valeurs de justice sociale, de liberté et de fraternité, dans un siècle de tourments et de combats. *« Il est des voix qui ne se tairont jamais, celles qui ont tant porté que leur vibration demeure, à jamais, parmi les choses et les êtres qui les entendirent. La voix de Charles Palant est de celles-là »*, écrit Noëlle Châtelet. ■

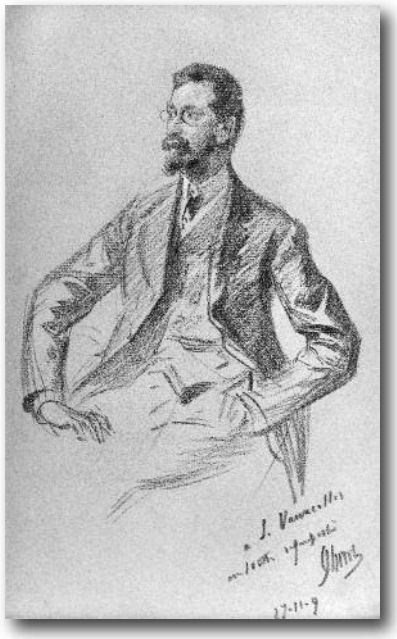
[1] **Charles Palant**, *Je crois au matin*, Éd. Le Manuscrit, Coll. Témoignage de la Shoah, Paris, 2009, 427 p., 29,90 € – cf. sa recension par Roland Wlos in ***PNM*** n° 268 (09/2009).

[2] **Élisabeth Brami**, **Noëlle Châtelet, Alexandre Jardin, Mazarine Pingeot et Alice Zeniter**, *Croire au matin, cinq écrivains à la rencontre de Charles Palant*, intro. Laurent Piolatto, Éd. Calmann-Lévy, Paris, 2018, 151 p., 16 €.

La chronique littéraire de G.G. Lemaire *

La critique d'art et « l'art métèque » (seconde partie)

Tout ce tintamarre autour de cette affaire de judéité de l'art en France n'a fait que renforcer le discrédit qu'on a pu jeter en France, entre les deux guerres, sur cette soi-disant « École de Paris ». La critique d'art a joué un rôle de premier plan dans la diffusion du venin de l'antisémitisme au sein de la société française. Paradoxalement les hérauts de ce combat acharné ont été deux grands critiques, tous deux juifs.



Louis Vauxcelles

Nombreux furent les opposants à ces expressions nouvelles qui sonnaient le glas de l'art ancien.

Le premier dont il faut parler est **Louis Vauxcelles** (1870-1943), de son vrai nom Louis Mayer. Réactionnaire dès ses débuts, il a la plume vive et acérée. Il a commencé sa carrière de critique dans le périodique *L'Art et la Vie* avant de collaborer à *Gil Blas*. Le Salon des Indépendants lui permet de fustiger Henri Matisse, qu'il regarde comme le chef de file d'une école naissante. Le Salon d'Automne lui fournit l'occasion rêvée de s'en prendre à ce groupe de peintres rassemblés dans la salle VII, « *salle archi-claire, des oseurs, des outranciers, de qui il faut déchiffrer les intentions, en laissant aux malins et aux sots le droit de rire, critique aisée.* » Passant en revue les œuvres de Matisse, Marquet Manguin, Camoin, Derain et quelques autres, il parle pour conclure d'une « *orgie des couleurs pures* [...] *Donatello dans la cage aux fauves.* » Le mot d'esprit fit mouche –, ces peintres furent baptisés fauvistes, un qualificatif dont ils ne pourront plus se défaire.

Et il n'a pas fini de baptiser les tendances nouvelles. Trois ans plus tard, il voit les tableaux de Picasso et de Braque. À propos de ce dernier, il écrit : « *M. Braque […] réduit tout, sites, figures, maisons, à des schémas géométriques, à des cubes.* » Le mot était lancé, il connut une fortune internationale : le cubisme était né. Vauxcelles est allé jusqu'à traiter Picasso d'*Ubu-Kub* (Picasso répliqua avec humour avec son *Bouillon Cube* en 1912) et en faire un agent de la propagande allemande contre la peinture française. Le destin a voulu que son nom soit paradoxalement resté lié à celui des artistes les plus audacieux et célèbres des années dix.

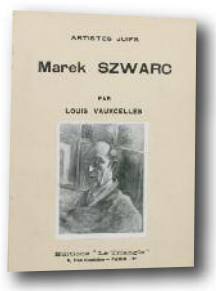
Picasson bouillon cub 1912

Le cas le plus déconcertant au sein de cette critique militante est celui de **Waldemar George** (1893-1970). Né à Lòdz, en Pologne, il s'appelait Jerzy Waldemar Jarocinski et il était juif. Arrivé à Paris en 1911, il a été naturalisé car, comme beaucoup d'artistes émigrés en France, il était engagé volontaire. Démobilisé, il s'est mis à fréquenter les milieux artistiques. Il a tenu la rubrique des arts dans *Paris-Journa*l. À la fin des années dix et au début des années vingt, il a professé des idées socialistes et pacifistes. En 1920, il devient secrétaire de rédaction pour Louis Vauxcelles, devenu directeur de *L'Amour de l'art*. Il a aussi noué des liens étroits avec Robert Delaunay et, enfin, a eu la charge de conseiller auprès du grand collectionneur américain Albert C. Barnes.

Il cesse alors de défendre les nouvelles valeurs de l'art pour épouser en 1924 celles d'un « *retour à l'ordre* » : il décrète que les artistes étrangers doivent se plier à la discipline, au sens de l'ordre, aux lois d'harmonie de l'art français.

***Issachar ber Ryback Shtetl*, ma maison détruite 1923**

Au début, il adopte les théories d'Oswald Spengler. En 1928, il écrit, à l'occasion d'une exposition d'Issachar Ryback, que l' « *impérialisme de la pensée juive* » serait la cause de cette chute des valeurs occidentales. Dès lors, il ne cesse de s'en prendre au judaïsme, comme dans le catalogue de l'exposition Soutine où il a décrit les enfants des ghettos de manière caricaturale. Cependant, il a parfois exprimé des sentiments émus dans son livre sur Pinchus Krémègne : « *Les premiers peintres juifs qui mirent le nez dehors jetèrent sur le monde des regards attendris. Tout leur parut mystérieux, fantastique sur cette planète qu'ils avaient oubliée depuis la destruction du Temple de Salomon.* […] *Dans leurs paysages et dans leurs natures mortes, je note l'ambiance des intérieurs juifs.* » En réalité, sa posture est bien plus ambiguë qu'il n'y paraît, il professe un « néo-humanisme ».



En 1933, Waldemar George fait paraître *Profits et pertes de l'art contemporain*, où il attaque Matisse, qui « *n'exprime qu'une vision rétinienne* », s'en prend au cubisme, qui serait la « *manifestation d'une rage iconoclaste* », et par conséquent à Picasso, « *génie satanique et vicié à sa base* ».

Waldemar George

Il voit Léger comme quelqu'un qui « *identifie l'être humain au moteur* » et Chagall comme un doux rêveur dont les visions mystiques ne sont qu'une « *heureuse diversion* ». Et de conclure :

« *L'homme est fait à l'image de son art. Or cet art, poursuit-il, signifie la négation de l'homme.* » Ce qu'il préconise n'est pas très clair, sauf qu'il s'oppose avec fermeté à toute innovation formelle.

La même année, il est reçu par Mussolini. Il lui offre la traduction italienne de son livre et lui soumet un projet d'art fasciste idéal, fondé, bien entendu, sur l'Antiquité latine. Cette doctrine, il l'a élaborée dans un nouveau livre, *L'Humanisme et l'idée de patrie*, publié en 1936, qui contient un chapitre intitulé « *Une confession et un mea culpa* » proprement antisémite. Et il y a exigé un art national.

Avec l'Anschluss, en 1938, il commence à s'inquiéter et demande à son éditeur de mettre son dernier ouvrage au pilon ! Deux ans plus tard, peu après l'armistice, il apprend qu'il est évincé de l'organisation du Salon d'Automne à cause de ses origines.

Il est attaqué dans la presse par des auteurs prenant des pseudonymes, comme ce Jean-Loup Forain qui fustige les « *immondes Vauxcelles et Waldemar George (youpins lèche-bottes de galeries)…* »

Un certain Fortunio dénonce à son tour :

« *les courtiers en publicité, les thuriféraires de Cézanne-Juif, les Waldemar et les Bernheim, n'ont pas désarmé, en effet. Faute d'écouler leurs stocks picturaux, de reprendre l'inflation de leurs non-valeurs artistiques, ils se rattrapent au marché noir, ce qui est gros bénéfice à ne pas dédaigner, n'est-ce pas ?* »

Waldemar George a fini par se réfugier dans la zone libre et a pu obtenir une fausse identité. Sa collection d'œuvres d'art et de livres précieux remisée près du Mont Saint-Michel a été pillée par les Allemands en 1944, tout comme son hôtel particulier à Boulogne-Billancourt. Il n'est jamais parvenu à obtenir des nouvelles de sa famille en Pologne.

Ce tableau rapide ne saurait décrire l'ensemble de la situation et il faudrait évoquer d'autres figures, comme celle de **Paul Morand**. Mais tout cela est révélateur d'une situation pour le moins désastreuse. ■

*** Gérard-Georges Lemaire**, *Histoire de la critique d'art*, Klincksieck, 480 p., 25 €

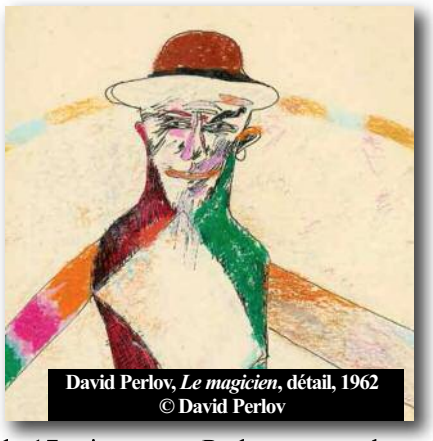
Cinéma La chronique de Laura Laufer

« David Perlov Cinéaste, photographe, dessinateur » au MAHJ

Exposition et projection intégrale de *Diary* (jusqu'au 10 février 2019)

David Perlov

Le peintre David Perlov naît au Brésil en 1930 d'un père magicien de métier. **En 1952**, il s'installe à Paris et s'inscrit aux Beaux-Arts. Il découvre chez des amis qui l'hébergent, les Jungerman, les dessins d'une enfant de douze ans, Marguerite Bonnevay morte à vingt ans. Ces dessins sont une satire de la vie d'une famille bourgeoise de la région de Lyon, à la fin du XIXe siècle. Perlov, sans ressources, a l'idée d'en tirer un film. Ses amis, Prévert, Henri Langlois, Alain Resnais et Chris Marker se mobilisent et lancent une souscription qui permettra de tourner *La tante chinoise,* premier et beau court-métrage de 17 minutes : Prévert écrit le prologue ; Brunius, un ancien du Groupe Octobre, lit le commentaire ; Germaine Tailleferre compose la musique. Pas étonnant que les dessins d'une fillette inspirent Perlov dont les œuvres se signalent souvent par un style malicieux et coloré : dessins des tours de magie de son père, carnaval au kibboutz *Bror Hayil*, photographies d'enfants dans les rues de Paris…


David Perlov, *Le magicien*, détail, 1962
© David Perlov

En 1958, Perlov rejoint sa famille au kibboutz *Bror Hayil* où vit une importante communauté brésilienne. Suivent plusieurs films documentaires dont *Jérusalem* (1963) « *(…) Jérusalem capitale des trois religions monothéistes. (…) Jérusalem cité de paix où le loup et l'agneau vivront un jour côte à côte dans la caresse d'un jour d'été* » nous dit-il.

En 1979, dans ses *Mémoires du procès d'Eichmann*, témoigne entre autres témoins, Henryk Ross, le photographe du ghetto de Lodz. Montré une seule fois, le film est mis au placard durant 32 ans et c'est à Paris que le film sera restauré. Le montage de ses films est alors proche de celui d'un Chris Marker, et comme ce dernier, Perlov interroge l'image, sa fabrication, sa nature et en révèle les effets. Ainsi l'œil tabou de cette caméra du quartier orthodoxe (*Jérusalem*) que tous fuient, dont tous se détournent ou se cachent.

Perlov tourne deux fictions : *The Pill* (1968) et *42:6* (1969) inspiré de la vie de Ben Gourion. Il a beau être le doyen des cinéastes israéliens, passer pour le plus grand d'entre eux et enseigner le cinéma à l'Université de Tel-Aviv, ses films jugés trop lyriques ne convainquent pas les producteurs israéliens qui lui accordent peu d'aide à la production et à la distribution.

En 1973, il se résout à acquérir une caméra 16 mm et filme son *Journal* dans l'esprit de ce qu'en écrivait, en 1932, Béla Balázs, théoricien du cinéma – que Perlov a lu avec enthousiasme : « *Retenir de façon suivie dans un film les impressions et les expériences vécues d'un être humain. Pas de fable artificielle et pourtant une suite d'événements vécus où la destinée apparaît. Une personnalité qui ne devient visible que grâce à sa manière de voir. N'est-ce pas là la possibilité d'un film journal intime, d'une autobiographie filmée ? Un genre que les cinéastes amateurs devraient créer et qui pourrait avoir une aussi grande importance documentaire que les journaux intimes et les autobiographies écrites. Avoir toujours la caméra à proximité de la main pendant vingt ou trente ans* » [1].

Perlov devient pionnier et maître du genre. Dans son *Journal*, lyrique, il parle avec nostalgie du Brésil ou de Paris, ou autre prisme, il montre via le media télévisuel, les funérailles de Sabra et Chatila, la guerre du Liban. Mais si en 1963, avec *Jerusalem*, il descendait dans la rue pour filmer les Arabes, dans son *Journal*, ils n'y sont plus. Angle mort de son champ de vision, son regard ne perçoit plus le visage d'une figure absente : la Palestine et les Palestiniens. ■

[1] **Béla Balázs**, *L'esprit du cinéma*, Payot Poche, Paris, 2011 (rééd.), 395 p., 10,65 €

À voir **Mémoire de Cinéma**

Notre amie Laura Laufer présente le 16/11 à 18h* *La tempête qui tue.*

(*The Mortal Storm*) de Franck Borzage (USA), avec Margaret Sullavan, James Stewart, Frank Morgan, Robert Stack et Robert Young, est l'un des films tournés à Hollywood les plus frontalement anti-nazi. Sorti le 14/06/1940 avant l'entrée en guerre des États-Unis, il entraîna l'interdiction en Allemagne des films de la *Metro Goldwyn Mayer*.

* **Maison des Babayagas** - 6 rue de la Convention - Montreuil

Théâtre La chronique de Simone Endewelt

Identité et altérité : s'éprouver « soi-même comme un autre »

Le grand cinéaste Volker-Schlöndorff met en scène Camille Razat dans l'étrange monologue d'Amanda Sthers, *Le vieux juif blonde.*

La première pièce d'Amanda Sthers, *Le vieux juif blonde*, lui a valu reconnaissance internationale. La jeune Camille Razat, formée au cours Florent, reprend, douze ans après sa création, le rôle de cette femme blonde âgée de 20 ans, en proie à un trouble identitaire, habitée par un vieux juif marqué par l'univers concentrationnaire.

De quoi s'agit-il ? D'un dédoublement de la personnalité dont l'origine est une succession de traumatismes vécus dans l'enfance ? Dissociation permettant de faire face à la souffrance liée à ces traumatismes en se détachant de soi, en se créant des identités parallèles. D'une schizophrénie ?

Dans ses va-et-vient avec le musicien sur lequel elle s'appuie, elle évoque ce vieux juif avec une certaine mise à distance (contrairement à la précédente comédienne à fleur de peau) et corporalité à la fois. La pièce est troublante. ■

Le Vieux Juif Blonde, Théâtre des Mathurins 36 rue des Mathurins jusqu'au 6 janvier, me. au sa. 19h – di. 16h, rés. 01 42 65 90 00

La névrose joyeuse de Mudith Monroevitz

La Nouvelle Seine, nom donnée à cette embarcation arrimée tout près de l'Île de la Cité, est un lieu surprenant par sa convivialité. Il ne désemplit pas. Descendant les escaliers, nous découvrons cette superbe et relativement grande salle de spectacle. Assez impressionnant. Parfois en regardant Mudith Monroevitz, nous tanguons agréablement.

La comédienne Judith Margolin campe dès le début le personnage de Mudith avec une certaine détermination et une jouissance communicative. Tout au long du monologue aux multiples personnages, la comédienne caméléon – ses transformations et ses multiples registres de voix sont impressionnants – affiche avec humour et légèreté ses névroses tonitruantes et ses fantasmes pas à piquer des hannetons. Non, elle n'a vraiment pas froid aux yeux et nous regarde droit dans les nôtres qu'il s'agisse de la carpe farcie, de ses amours tempétueuses, ou de ses fantasmes hétérosexuels. Très freudien, psychanalytique, les psychanalystes s'en régaleraient. Et nous aussi.

Mais qui est donc Mudith Monroevitz ? Quelque part Judith bien sûr, mais qui serait une Marilyn Monroe blonde (encore !) et juive. Voilà donc Mudith Monroevitz qui nous déplie la toile cirée de ses amours fantasmagoriques, de sa vie sentimentale de célibataire de 35 ans sans enfant en prise avec des partenaires avec lesquels l'échec est imminent, de son vécu familial traversé par la judéité. Le spectacle, très joyeux, humoristique, plein de verve, débute par la célèbre chanson de Marilyn. « *Je suis la réincarnation ashkénaze de Marilyn Monroe. Comme Marilyn, j'ai un balayage blond, je suis gémeaux, j'ai un destin désespéré, une certaine grâce, et je suis comédienne. Je suis en psychanalyse. Et je fais de la Zumba sur glace* ».

Ashkénaze, elle se dit l'être avec toutes ses caractéristiques, bien qu'elle découvre sa transmission par son père et non par sa mère. « *Nous, l'angoisse, on en fait un business* »….. « *Chez nous on est heureux d'être déprimé* »… « *Il faut vite que je me reproduise pour transmettre mes névroses* » ... « *C'est par la mère que se transmet la malédiction* ». Ouf, elle va peut-être pouvoir y échapper.

Le spectacle est parsemé de musiques juives. Judith Margolin a un sens ultra développé de la scène, et une écriture foisonnante et mordante, où les jeux de mots fusent. Sacré phénomène, elle est truculente et a le sens du rythme et un humour débordant. À ne surtout pas manquer. On sort joyeux de cette belle quête d'identité. ■

Mudith Monroevitz, La Nouvelle Seine, péniche face au 3 Quai de Montebello, les jeudis de novembre et décembre, rés. 01 43 54 08 08.

LITTÉRATURE

L'apport des écrivains juifs de Berlin à la littérature allemande

III. Heinrich Heine*

par **François Mathieu**

Le séjour berlinois de Harry Heine (puis Heinrich) (1797-1856) aura été de courte durée, mais fécond. Renvoyé de l'Université de Göttingen pour une affaire de duel après qu'un congénère l'eut traité de menteur, Heine arrive à Berlin en avril 1821, qu'il quitte en mai 1823 pour rendre visite à ses parents à Lunebourg, avant de gagner pour peu de temps Hambourg où vit son oncle, Salomon, un riche banquier qui le soutiendra financièrement toute sa vie. De même, par la suite, il ne cessera d'aller d'une ville européenne à l'autre, avant de s'exiler définitivement à Paris où, immobilisé pendant de longues années par une paralysie progressive, il mourra grabataire dans ce qu'il appelait son « *sépulcre de matelas* ».

Heinrich Heine

À Berlin, il descend d'abord à l'auberge de l'« Aigle noir » dans la *Poststrasse*, loue une chambre « *aux rideaux de soie rouge* » dans la *Behrenstrasse*, puis s'installe au 24 *Unter den Linden* [1], d'où il observe l'agitation de la ville. Là, il laisse libre cours à sa raillerie : « *Ce que vous voyez devant vous, c'est le fameux* Tiergarten*, avec, en son milieu, la large avenue qui mène à* Charlottenburg*. De chaque côté, des statues colossales, dont l'une prétend représenter un Apollon. Ce ne sont que des blocs de pierre on ne peut plus infâmes et mutilés. On devrait les jeter à terre. Car de nombreuses Berlinoises enceintes, après les avoir regardés, ont donné le jour à des enfants difformes. D'où le grand nombre de visages hideux que l'on rencontre sur* Unter den Linden*.* », alors qu'il exprime dans un autre billet sa sensibilité à l'endroit des défavorisés, le peuple « *qui ondoie* Unter den Linden *: il y en a qui se promènent ici et ne savent même pas où ils pourront trouver à manger à midi !* ». Sensibilité à l'endroit de l'injustice sociale qui, plus tard, le fit se rapprocher de Marx.

Illustrations du cycle *Mélodies hébraïques* de Heine

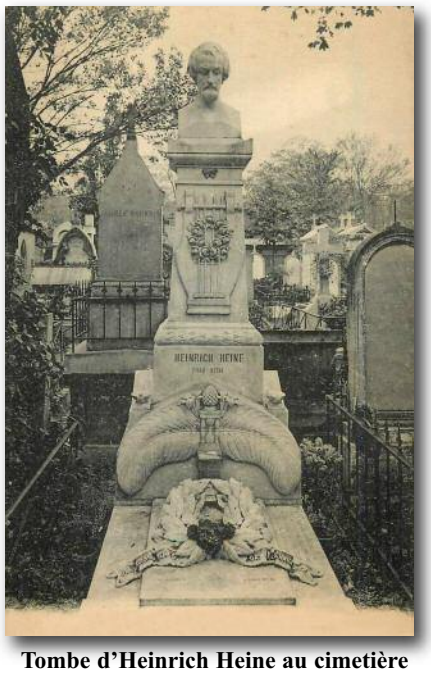
Dans les années 1820, l'« *Athènes de la Spree* » compte environ 200 000 habitants, dont un tiers travaille dans le secteur industriel. Comme tous les pays rattachés à l'Empire napoléonien, la Prusse vit une période de réformes libérales. Le 11 mars 1812, le chancelier Karl August von Hardenberg accorde aux Juifs leur émancipation. La défaite napoléonienne survenue, les gouvernements de Prusse et d'autres pays allemands s'empressent de reprendre les quelques droits civiques qu'ils avaient accordés à leurs peuples. L'ordonnance du cabinet royal de Prusse du 18 août 1822 annule les dispositions de l'édit de 1812.

Si lors de son séjour berlinois Heine fréquente l'Université – durant le semestre de l'hiver 1822-1823, il suit notamment le cours de philosophie de l'histoire de Georg Wilhelm Friedrich Hegel –, il voue aussi une grande partie de son temps à la littérature et à l'écriture. Il fréquente en particulier le salon des Varnhagen qui le prennent sous leur protection. Heine publie chez des éditeurs berlinois ses premiers *Poèmes* [Gedichte] et deux *Tragédies suivies d'un intermède lyrique* [*Tragödie, nebst einem lyrischen Intermezzo*]. Par ailleurs il s'essaie avec brio au journalisme dans ses *Lettres de Berlin* [*Briefe aus Berlin*].

Ces quelques années sont aussi un moment où il s'intéresse à sa judéité. En 1826, il écrira avec humour : « *Je n'ai pas réussi cependant à apprendre l'hébreu aussi bien que le fit ma montre qui fréquentait assidûment les prêteurs sur gages et qui, de ce fait, avait pris certaines habitudes juives. C'est ainsi que le samedi, elle ne marchait pas.* »

En 1822, il entreprend un voyage à Posen (Poznan) d'où il revient fasciné par le hassidisme, tout en gardant ses distances. L'année suivante, il fera part de ses impressions dans une lettre à un ami : « *Je n'ai pas non plus la force de porter une barbe, ni de me laisser traiter dans mon dos de youpin* [2]*, ni de jeûner.* » Membre actif de l'« *Association pour la culture et la science des Juifs* », laquelle entend « *mettre en harmonie les Juifs par un processus d'évolution culturelle intérieure avec l'État dans lequel ils vivent* », et ne pas identifier la « question » juive avec celle de la religion, il écrit un roman qui restera inachevé, *Le Rabbin de Bacharach* [3], la première fiction de la littérature occidentale qui évoque une communauté juive médiévale accusée de crimes rituels et victime de pogroms.

Dans le même temps, des antijuifs ne manquent pas de faire de l'écrivain leur cible. Pour l'historien Christian Friedrich Rühs et son soutien le philosophe Jakob Friedrich Fries, lesquels prônent l'expulsion des Juifs des territoires allemands, Heine est un « *poète juif et non allemand* », qu'ils accusent de plagier Goethe et taxent d'immoralité. Un témoin d'une scène de beuverie rapportera à Heine les propos que l'auteur dramatique Grabbe, ivre, a tenus sur son compte : « *C'en est fait du souffle créateur de Heine, la muse chrétienne a pour toujours abandonné ce vilain et maigre petit juif. Leur mariage hybride est rompu, et ce n'est pas surprenant, puisque notre ami n'a jamais pu donner de jouissance à une femme.* »



Tombe d'Heinrich Heine au cimetière de Montmartre, © Marusic

Quant à ses vers, ce « *ne sont pas des poèmes. De la masturbation.* »

Heinrich Heine avec Karl et Jenny Marx

Après 1815, on assiste à Berlin à un mouvement de conversion au luthéranisme. De jeunes juifs y accourent pour se convertir, espérant par là pouvoir accéder à des fonctions qui leur sont de nouveau interdites. Après avoir soutenu en 1825 une thèse de droit, Heine espère augmenter ses chances d'accéder à un emploi de juriste en se faisant baptiser, un baptême très discret effectué au domicile d'un pasteur en présence d'un seul témoin. Indifférent à la religion, Heine considérait, non sans ironie, nécessaire le certificat de baptême chrétien,

***Unter den Linden*, 1820, gravure sur cuivre de Calau**

comme « *le billet d'entrée dans la civilisation européenne* ». Cela ne l'empêchera pas d'entretenir un rapport intime avec le judaïsme considéré sous ses aspects culturel, spirituel et poétique, comme en témoigne son dernier testament littéraire paru à Paris en 1851, les *Mélodies hébraïques* contenues dans le *Romancero* [4], dont en particulier l'évocation en vers du poète séfarade Yehuda ben Halevy (1075-1141), incarnation de son exil physique et poétique.

Héritier de Yehuda, Heine avait, toute sa vie, célébré comme lui la liberté, sa « Jérusalem », sur les genoux de laquelle, mourant, il avait posé sa tête. ■

* Cet article est la suite de ceux du même auteur parus dans les numéros 358 et 359 de la ***PNM***.

[1] Trois rues proches l'une de l'autre aujourd'hui dans l'arrondissement *Mitte* [Centre].

[2] Heine emploie le mot *Judenmauschel* » proprement intraduisible. *Mauscheln* est une forme verbale de l'argot de la pègre signifiant « tromper », « faire des affaires louches », « parler indistinctement pour ne pas être compris par d'autres », d'où « parler à la manière d'un juif » ; mais c'est aussi un dérivé de *Mauschel*, « pauvre Juif », que l'on peut rapprocher de *Mausche*, diminutif de la forme ashkénaze de l'hébreu *Mōšē*, *Moses*.

[3] **Heinrich Heine**, *Le Rabbin de Bacharach (et trois autres récits)*, trad. de l'all. par André Coeuroy, Balland

[4] **Heinrich Heine**, *Romancero*, trad. et notes par Isabelle Kalinowski, Éd. du Cerf, 1997.